

LE COFFRET

Roman

Stéphane Beau

« La vérité, reconnue aujourd'hui par les despotes les plus sots, c'est que les formes dites constitutionnelles ou représentatives ne sont en aucune façon un obstacle au despotisme étatiste, militaire, politique et financier ; au contraire, elles légalisent le despotisme et, lui donnant l'apparence d'une administration populaire, elles peuvent augmenter considérablement sa force et sa puissance intérieure ».

Bakounine, *Étatisme et Anarchisme* 1873.

PREMIER TABLEAU

1

Le coffret ne payait pas de mine. Trente centimètres de long, vingt de hauteur, autant en profondeur. En pin naturel, sans aucune fioriture. Le cadenas qui le fermait datait d'au moins une cinquantaine d'années, du temps où l'usage des clefs n'avait pas encore été aboli au profit des codes digitaux ou autres serrures à reconnaissance vocale. Nathanaël posa le coffret devant lui, sur le petit établi du garage et recula de quelques pas pour l'analyser avec suspicion. Le bois, noirci par les ans, était gondolé par endroits, fendu, rongé par l'humidité. Le jeune homme l'avait trouvé par hasard le week-end précédent, caché dans le grenier de la vieille demeure familiale qu'il habitait depuis le décès de ses parents. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais eu la curiosité d'aller voir à quoi ressemblait ce grenier, et si une corneille n'avait pas eu la fâcheuse idée d'aller mourir dans les combles, diffusant dans toutes les pièces de l'étage une odeur de pourriture insupportable, il n'y aurait probablement jamais mis les pieds. La corneille, sans doute mue par son instinct, avait, comme il se doit, choisi le recoin le plus inaccessible pour aller rendre son dernier soupir, et c'était là, dans ce même recoin, au

croisement de deux poutres, qu'il avait découvert le mystérieux et poussiéreux coffret.

Dans un premier temps, le jeune homme n'y avait pas prêté une grande attention. Il s'était juste dit qu'il fallait être un tantinet dérangé pour avoir l'idée saugrenue d'aller cacher un quelconque objet dans un tel endroit. La preuve : celui qui avait planqué là cette vieille boîte avait fini par l'oublier !

Mais la puanteur environnante l'avait rappelé bien vite à une réalité beaucoup plus urgente... La corneille avant tout !

Ce ne fut qu'une fois cette dernière soigneusement enfermée dans un sac plastique, et alors qu'il se préparait à descendre, qu'une petite pointe de curiosité avait germé dans son esprit et qu'il s'était enfin consciemment demandé ce que cette étrange boîte pouvait bien faire ici. Sans pourtant se poser plus de questions il s'était contenté de la prendre avec lui pour en inspecter le contenu plus tard.

Une dizaine de jours étaient passés depuis. Nathanaël qui, comme la grande majorité de ses compatriotes, travaillait entre quarante-cinq et cinquante heures par semaine pour gagner de quoi survivre honorablement, n'avait bientôt plus songé au coffret. Chaque soir, harassé, il se jetait dans son lit dont il ne s'extrayait, tôt le matin, que pour renfiler le costume bleu et gris, aux couleurs de son entreprise. Un beau jour pourtant, disposant miraculeusement de quelques heures de repos qu'il ne savait pas

trop comment occuper, il avait estimé que le temps était venu de voir ce que cette fichue boîte avait dans le ventre.

Debout face à son établi, il étudia le cadenas pendant quelques instants. Il essaya de tirer dessus pour le forcer à s'ouvrir, mais il comprit très vite que c'était inutile. Il haussa les épaules et, à l'aide d'une puissante cisaille, il le fit sauter. Le craquement du métal provoqua chez lui un malaise inattendu, comme s'il avait commis un acte coupable, une transgression répréhensible. Il remarqua subitement que son cœur battait plus vite qu'à l'accoutumée et qu'un peu de sueur perlait sur son front. Cela le surprit car sa vie bien cadrée, bien organisée, sans fantaisies ni écarts ne l'avait guère habitué à ce genre d'émotion.

Doucement, il souleva le couvercle qui grinça faiblement. À l'intérieur sept livres étaient rangés en deux piles parallèles. Incrédule, Nathanaël les sortit un par un, délicatement, et les étala devant lui. Des livres... Il s'attendait à tout sauf à ça ! Des livres ! Il ne se souvenait même pas en avoir vu en vrai. À l'école, peut-être, en photo, lorsqu'il avait étudié l'histoire des siècles précédents, mais il était sûr qu'il n'en avait jamais touchés, jamais feuilletés... jamais lus ! L'usage du livre avait été définitivement aboli vers le milieu des années 2060, c'est-à-dire peu de temps après sa naissance. Cette abolition des livres s'était d'ailleurs faite très naturellement, sans le moindre heurt. Il y avait bien longtemps que presque plus personne n'en lisait : trop volumineux comme objet, trop lourd, et aussi trop

gourmand en matière première. Trop gourmand en temps aussi : qui pouvait se permettre de passer des heures à lire aujourd'hui ? Qui pouvait se permettre de perdre son temps d'une manière aussi peu productive ? Petit à petit les bibliothèques, déjà désertées par les lecteurs, avaient été vidées de leurs contenus. Transformées en espaces de communication publique elles avaient été équipés de postes informatiques diffusant en boucle l'essentiel de tout ce qu'un bon citoyen devait savoir : la météo, les dernières directives du gouvernement, des émissions de divertissement, des appels à témoins régulièrement remis à jour par les services de la Police Citoyenne et, surtout, des reportages – essentiels – sur les faits et gestes de tous les grands de ce monde. L'adoption d'un enfant par un ministre ; l'achat, par un député d'une nouvelle voiture ; la nouvelle concubine d'un chanteur à la mode... Autant d'événements qui donnaient immédiatement lieu à des enquêtes interminables, à des débats sans fins qui mobilisaient tous les journalistes du pays jusqu'à ce qu'un nouveau scoop – le divorce d'un sénateur par exemple – attire à son tour tous les regards.

Nathanaël laissa ses doigts courir sur les couvertures jaunies des ouvrages étalés devant lui. Leur odeur lui rappelait celle des feuilles mortes, dans l'humidité des soirs d'automne. Il lut les titres des six premiers livres : *Par de là le Bien et le Mal* d'un certain Nietzsche, *Le Traité du Rebelle* d'Ernst Jünger, *Walden* d'un dénommé Thoreau, *Combat pour l'individu* de Georges

Palante, une sélection des *Essais* de Montaigne, et *Malaise dans la civilisation* de Sigmund Freud... Aucun de ces auteurs ne lui étaient connus et les titres de leurs écrits sonnaient bien différemment de ceux que le ministère des publications diffusait habituellement et que tout un chacun pouvait télécharger sur le site du Patrimoine Culturel Globalisé. Son malaise s'accroissait... Toujours cette impression diffuse, dont il avait à peine conscience, d'avoir mis la main sur quelque chose de vaguement illicite et de potentiellement dangereux. Il se promit d'aller vérifier plus tard sur l'ordinateur du salon, dans la *Grande Encyclopédie Académique Numérisée*, si ces mystérieux auteurs y étaient répertoriés et quel était leur statut.

Le septième livre était un peu différent des autres. Relié plus artisanalement il était constitué de feuillets aux formats inégaux, parfois rédigés à l'ordinateur, parfois manuscrits. Le titre : *À l'aube de la Dictature universelle* était inhabituel lui aussi. Nathanaël ne put retenir un petit « oh ! » d'étonnement en découvrant l'auteur qui, contrairement aux autres, ne lui était pas complètement inconnu : Jean Crill, son propre grand-père, le père de son père. Nathanaël ne l'avait pas connu et ne savait quasiment rien de lui. Les rares questions posées à son sujet avaient invariablement entraîné les mêmes réponses : « Ne t'occupe pas de ce vieux fou... Il ne mérite pas que l'on se souvienne de lui. Il n'a apporté que des problèmes et des souffrances à ceux qui ont eu le malheur de l'aimer. »

À l'occasion de bribes de conversations surprises, Nathanaël avait néanmoins pu glaner quelques informations supplémentaires : Jean Crill avait fait de la prison dans les années 2030 ou 40. Il s'était évadé, avait été retrouvé et avait été tué lors de son arrestation. Avait-il été abattu volontairement ou tué accidentellement ? Nathanaël n'en savait rien, pas plus qu'il ne savait pourquoi il avait été emprisonné. Avait-il commis un crime ? Avait-il tué quelqu'un ? Il n'avait jamais osé poser la question à ses parents. Ce qu'il savait c'est que, peu de temps après, sa femme était morte elle aussi (de chagrin ? de honte ?), laissant un orphelin de huit ans, son père à lui, qui avait été élevé par une tante.

En grandissant, Nathanaël avait fini par totalement effacer de sa mémoire cette sombre histoire de famille. Aussi curieux que cela puisse paraître, il avait tout oublié, jusqu'au prénom même de ce sinistre grand-père dont personne, de toute façon, ne semblait avoir grande envie de se souvenir. D'où sa stupeur et son trouble de voir ainsi ressurgir du néant, et d'une manière aussi inattendue, le spectre de cet ancêtre qu'on avait pris tant de soin à faire disparaître.

Le jeune homme tira à lui une des chaises de jardins qui s'empilaient, pendant l'hiver, au fond du garage, et alla s'asseoir au milieu de la pièce, sous la lumière tremblotante du néon blanc.

À l'aube de la Dictature universelle – Avant propos (extrait)

... Bref, tout cela pour dire que je ne sais pas si un jour quelqu'un lira ces lignes. Peu importe. Je les écris autant pour moi que pour autrui. Plus pour moi, peut-être, que pour autrui car les dernières années que je viens de vivre ne m'ont guère incité à ressentir beaucoup d'amour pour mon prochain. D'ailleurs, est-ce que celui qui lira – éventuellement – ces lignes sera en mesure de les comprendre ? Angoissante question à laquelle je préfère ne pas essayer de chercher de réponse... Disons que j'écris ces mots parce que je ne supporte pas l'idée qu'ils restent à jamais virtuels, parce que cela me permet de garder la tête haute et de me dire que, quelles que soient les souffrances que l'on m'a infligées, quel que soit le sort que l'on me réserve, on n'a pas pu m'empêcher de penser ce que j'ai pu penser ni d'écrire ce que j'ai voulu écrire.

Je suis aujourd'hui obligé de me terroriser, tel un voleur, tel un meurtrier, moi dont le seul crime a été de vouloir être libre. Libre... Une liberté que j'ai payée de cinq années d'enfermement. Une liberté que j'ai reprise à l'occasion d'un transfert entre deux centres pénitentiaires, au grand dam de mes gardiens. Une liberté reconquise et dont les heures sont comptées, car mes geôliers n'aiment pas être ridiculisés. Nos retrouvailles seront douloureuses, je le pressens déjà.

La chasse à l'homme est ouverte. Mes bourreaux sont en route et le compte à rebours est commencé pour moi. Chaque minute passée est une minute de gagnée, une minute de volée à la vie... Aurai-je le temps de coucher sur le papier tout ce que j'ai sur le cœur ? Nous verrons bien...

*

Nathanaël referma le livre et se gratta les cheveux. Ces deux mouvements le sortirent de sa torpeur et il remarqua du même coup qu'il retenait sa respiration depuis de longues secondes. Tout en expirant l'air accumulé dans ses poumons, il balaya du regard l'espace du garage, comme s'il s'attendait à voir surgir quelqu'un des nappes d'ombres que la nuit tombante commençait à accumuler tout autour de lui. Durant un long moment il resta planté là, sur sa chaise, au beau milieu de la pièce, songeur, tournant et retournant entre ses doigts le mince volume rédigé par son grand-père. Puis, comme propulsé par un ressort invisible, il se releva brusquement et empila les sept livres dans le coffret qu'il pris sous son bras.

– Je crois bien que j'ai déniché là quelque chose de pas banal, se dit-il. Il va falloir étudier tout cela de plus près et dans des conditions un peu plus confortables, car ce sale garage me donne la chair de poule. Et avant toute chose, voyons ce que notre bonne vieille *Encyclopédie Académique* peut nous apprendre sur

ces illustres auteurs inconnus que cet étonnant Papi Crill semblait tenir en si haute estime.

D'un pas décidé, il se rendit dans la salle à manger dans un angle duquel trônait l'ordinateur central du domicile. En quelques mouvements de doigts sur l'écran tactile, il ouvrit le secteur réservé à l'Espace Encyclopédique Mondial, espace symbolisé par une vaste salle de bibliothèque, représentée en trois dimensions, et découpée en longs rayonnages spécialisés : « Histoire de la mode », « Show-business », « Vie Privée des Hommes Publics »... Passant rapidement sur tous ces secteurs il se rendit immédiatement tout au fond de la salle et posa son doigt sur une étiquette indiquant « auteurs et chanteurs célèbres ». Dans la case consacrée aux « Recherches » il tapa sur son clavier, pour commencer, le nom de Nietzsche. Une seconde après, l'ordinateur se mit à égrener, de sa voix digitale, le résultat suivant :

– ... Nietzsche... Friedrich... Philosophe européen originaire de l'ancienne Allemagne. Souffrant de troubles psychologiques graves il est mort au début du 20^{ème} siècle... Son œuvre mortifère et dégradante a été reléguée en 2063...

Déçu, Nathanaël tapa le nom suivant : Ernst Jünger :

– ...Jünger... Ernst... Essayiste et romancier européen originaire de l'ancienne Allemagne mort à la fin du 20^{ème}

siècle... Son œuvre mortifère et dégradante a été reléguée en 2063.

Agacé, il renouvela l'expérience avec les noms des quatre autres auteurs : Georges Palante, Michel de Montaigne, Henry-David Thoreau et Sigmund Freud. Chaque fois, la réponse de l'ordinateur fut quasiment identique : aucun détail précis, pas de date de naissance ou de mort, et bien sûr pas de précisions sur leurs œuvres, toutes qualifiées de « mortifères et dégradantes » et toutes même « reléguées » en 2063.

– Mais ce n'est pas possible, s'énerma Nathanaël ! Cette saloperie de machine doit bien pouvoir m'en dire un peu plus ! Si ces types ont écrit des livres, et même de nombreux livres pour certains, si j'en crois les bibliographies publiées à la fin des volumes, ils ne peuvent pas avoir laissé si peu de traces dans l'*Encyclopédie Académique Mondiale*... Et puis, qu'est-ce que ça veut dire « œuvres reléguées » ?...

Il dirigea ses recherches vers la section « sciences mortes » et ouvrit le tiroir virtuel consacré aux « Archives de la Philosophie ». Mais là encore, ses investigations sur les noms de Nietzsche, Palante ou Montaigne ne débouchèrent sur rien de très conséquent. Le second, Palante, n'était même pas indexé et Montaigne n'était cité qu'en note dans un long article intitulé « Éloge de l'amitié », qui reprenait le texte d'un discours prononcé par un certain Raoul Monsort, Chef d'entreprise à Lannion, à l'occasion de la troisième « Biennale des bonnes

manières » organisée par la « Coordination Humanitaire du Patronat » en 2042. Quant à Nietzsche, son sort était une nouvelle fois réglé en quelques mots qui ne faisaient que paraphraser les termes de la définition de l'*Encyclopédie Académique* : « philosophe décadent victime de troubles psychologiques importants et auteur d'ouvrages aussi incompréhensibles qu'inconvenants. »

Le flou des réponses irritait d'autant plus Nathanaël qu'il n'était même pas trop sûr de savoir ce qu'était la philosophie. Plus personne n'utilisait ce mot là depuis bien longtemps. Pour lui, c'était un synonyme un peu désuet de *blague*, de *baratin*, de *bouffonnerie*. Il se rappelait avoir déjà entendu quelques anciens s'interpeller de la sorte : « hé ! Arrête ta philosophie, j'suis pas né de la dernière ondée ! » D'où sa surprise de constater que dans les siècles passés, certains hommes, non seulement semblaient tenir en très haute estime une forme de connaissance nommée *philosophie*, mais qu'en plus ils tiraient une fierté évidente à s'affubler du titre de philosophe.

Il s'orienta vers le *Grand Dictionnaire des sciences mortes et autres Divagations théorico-empiriques* qui lui donna la définition suivante :

Philosophie : n.f. (ancien français). pseudo-science très à la mode dans les élites intellectuelles occidentales jusqu'aux premières années du 21^{ème} siècle (voir également spiritisme, alchimie). Le corpus philosophique,

dénaturé par la perversion intellectuelle croissante d'un grand nombre de philosophes, s'est peu à peu retrouvé encombré par des milliers d'ouvrages souvent illisibles et généralement peu fiables d'un point de vue scientifique. Un décret gouvernemental de 2047 (ratifié en 2048 par le Haut Commissariat Mondial, section Culture et Sciences) pose la base d'une requalification du domaine philosophique en « Science de la sagesse » et établit la liste de tous les ouvrages qui, du fait de leur caractère décadent et démobilisateur, sont retirés du corpus. Une seconde vague de relégation, en 2063, finit de débarrasser la « Science de la sagesse » de ses dernières survivances négatives et voit notamment le retrait des bibliothèques des œuvres d'un dénommé Descartes dont les écrits pseudo rationalistes avaient jusque là bénéficié d'une tolérance injustifiée. « La Science de la sagesse » est aujourd'hui brillamment représentée par des personnalités telles que Jean-Luc Ferrot auteur d'un célèbre *Art de composer avec sa Belle-mère à l'usage des jeunes mariées*, ou Alain Conte de Courville (*De La Sagesse salariale, ou comment travailler dans la joie quand on n'a pas le moral*, ouvrage distribué depuis des années par des centaines d'entreprises à chaque embauche d'un nouvel employé).

– Pas brillant tout ça... Voyons ailleurs... Je sais ! Les archives numérisées du Patrimoine Mondial m'en diront forcément plus. Elles stockent des reproductions d'ouvrages

dont les plus anciens datent de trois ou quatre siècles... J'y trouverais certainement des références un peu plus précises sur ces joyeux drilles que l'on qualifie partout de « mortifères et dégradants » auteurs...

Tout en continuant à monologuer à voix haute le jeune homme se connecta au site du Patrimoine Mondial et lança « Nietzsche » dans le moteur de recherche.

– Oui ! s'écria-t-il victorieusement ! Quatorze réponses ! Ah ! Ah ! Qui c'est le meilleur !

Hélas, l'euphorie fut brève et la déception d'autant plus dure. Huit réponses concernaient un dénommé Jean-Pierre Nietzsche, compilateur fécond, auteur, entre autres d'un *Florilège des lapsus et bourdes des présentateurs télé entre 2000 et 2050*. Les six autres références concernaient bien « Friedrich Nietzsche », mais à chaque fois, en lieu et place de la page demandée, s'ouvraient sur un petit encadré : « La loi du 15 mars 2063 ne vous autorise pas à accéder à cette page. Veuillez modifier votre recherche ».

Nathanaël réessaya avec les autres noms. Les réponses furent identiques.

Il pinça ses lèvres entre ses dents et pianota nerveusement des doigts sur le bois de son bureau. D'une pichenette rageuse il remit l'ordinateur en position « veille » et quitta la pièce.

À l'Aube de la Dictature universelle – Chapitre 1^{er} (extrait)

Les temps sont révolus de ces dictatures à l'ancienne, maintenues artificiellement en vie à grand renfort de violences, de tortures, de déploiement intempestif de forces policières, de traque d'opposants et de restriction drastique de la liberté de la presse. Tout ceci est périmé, dépassé, enfin presque... Car par un effet du hasard que ma nature cynique trouverait presque comique si elle n'était pas tragique – sinon pour moi, du moins pour ceux qui m'aiment – je vais sans doute compter parmi les ultimes victimes de cet autoritarisme vieux modèle qui est en train de s'effacer et de céder la place aux premières lueurs de l'aube de la *Dictature universelle*.

Cela fait déjà quelques décennies que nos despotes modernes ont compris que l'exercice de la force est vain et qu'il a pour effet quasi systématique de générer de la résistance. Ils ont pleinement réalisé que l'on s'attache beaucoup plus sûrement l'affection d'un chien en lui jetant des gâteaux – mêmes des vieux gâteaux mous et insipides – qu'en lui bottant l'arrière train. De la même manière nos tyranneaux contemporains ont fini par réaliser qu'il ne servait à rien de s'acharner à gendарmer de force des peuples qui, fondamentalement, et dans leur très grande majorité, ne demandent rien d'autre que de plier l'échine.

Car au fond, *que demande le peuple* ? Rien d'autre que de pouvoir s'abîmer tranquillement dans ses illusions, dans ses mensonges vitaux, dans ses rêves. Le quidam moyen, aujourd'hui, se contrefiche d'être effectivement libre. Ce qui compte, c'est qu'il puisse avoir l'impression de l'être. Non, mieux encore : c'est qu'il puisse se persuader qu'il l'est ! Peu importe la longueur de la chaîne, l'essentiel c'est qu'elle brille.

C'est parce qu'ils ont oublié cette dimension psychologique essentielle que les régimes ouvertement autoritaires ont été si longtemps confrontés à des résistances fortes et violentes, et qu'ils ont dû toujours augmenter et renforcer le verrouillage militaire de leur système. C'est parce qu'ils avaient oublié que le meilleur moyen de se soumettre un esclave, c'est de l'affranchir.

Je ne sais pas si nos sympathiques dictateurs actuels, qui affichent sans vergogne leurs richesses, leurs maîtresses, leurs yachts, leurs voitures de courses et leurs villas privées, et dont les moindres faits et gestes génèrent des discussions passionnées qui tiennent lieu de débats politiques, ont lu les œuvres de Jules de Gaultier, ce philosophe que j'aime tant et dont les livres ont bien entendu disparus – comme tant d'autres ! – des rayonnages des librairies et des bibliothèques. Je ne sais pas s'ils ont lu ses réflexions sur le *Bovarysme* et sur l'importance de l'illusion et du mensonge dans la nature humaine. Mais s'ils ne l'ont pas lu, ils ont réinventé sa

pensée. « Le bovarysme est la faculté départie à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est » écrivait Jules de Gaultier il y a très longtemps de cela (en 1892, je crois, mais je ne peux pas vérifier, hélas, ne pouvant plus accéder librement à mes archives depuis mon arrestation. Tous mes livres ont d'ailleurs dû être détruits depuis bien longtemps !).

L'homme est condamné à se concevoir autrement qu'il n'est : même le plus lucide ne peut pas échapper à cette terrible règle. Toute connaissance de soi passe par une reconstruction de la réalité et aucune de ces reconstructions n'est fondamentalement objective. Nous ne vivons pas dans un monde réel, mais dans un univers illusoire, dans une myriade d'univers illusoires, même, devrais-je plutôt écrire. Et ces univers illusoires sont remodelés sans cesse, individuellement ou collectivement, afin de nous permettre d'appréhender au mieux la vie, sans souffrances inutiles.

Ce sont les publicitaires qui ont les premiers compris que, pour vendre leur camelote, il importait moins de démontrer que leur produit était le meilleur que de persuader le consommateur qu'il avait *absolument* besoin de l'acheter et de le consommer, sous peine de continuer à végéter éternellement dans un état d'incomplétude pénible angoissant. Les hommes politiques, dont l'esprit a trop longtemps été encombré par de vieux et ridicules colifichets idéologiques et moraux (tels que les Droits de

l'Homme, le Libre Arbitre, la Démocratie etc.) ont continué encore quelques temps à traîner les pieds avant d'admettre que oui, les publicitaires avaient raison. C'est ainsi que nos braves élus ont fini par comprendre qu'il était inutile de continuer à se fatiguer à construire un monde meilleur à leurs concitoyens, et qu'ils avaient tout à gagner à s'attacher à leur démontrer qu'ils y vivaient déjà, et qu'ils pouvaient s'y vautrer sans complexes.

Fiers de leur nouveau modèle de *gouvernance* – ah le joli mot ! – les hommes politiques occidentaux ont ainsi peu à peu abandonné tous les discours sur les sujets délicats (le chômage, l'insécurité, le pouvoir d'achat, la répartition des richesses, les inégalités...) pour recentrer leurs propos sur ce qui permettait au quidam moyen de satisfaire son besoin de spectacle sans éveiller en lui la nécessité de se poser des questions bêtement existentielles ou basement matérielles. On a alors vu les politiciens renvoyer leurs conseillers habituels pour s'entourer de publicitaires renommés, de coaches et de préparateurs physiques, congédier leurs épouses officielles pour s'afficher au bras de starlettes à la mode, et délaisser les colonnes des journaux politiques et économiques pour investir les pages des magazines dits « people ». Cela a certes surpris les gens, dans un premier temps. Il y a eu quelques mouvements d'humeur, quelques tentatives de dénonciation de ce que certains ont qualifié de « dérive de la logique politique ». Et puis,

les remous se sont apaisés et le bon peuple s'est assis devant sa télé et a commencé à trouver que la vie des nouvelles stars de la politique, leurs paillettes et leurs palaces, valaient bien celles des stars du show-business, et qu'elles offraient dans tous les cas un spectacle bien plus attrayant que le vulgaire ballet des misères quotidiennes...

À qui doit-on jeter la pierre, me demanderez-vous ? À ceux qu'on élit ou à ceux qui votent ? J'ai bien ma petite idée sur la question...

4

Assis un peu à l'écart, dans l'enceinte de la cafétéria de l'entreprise dans laquelle il travaillait, Nathanaël regardait distraitemment quatre employés, arborant tous le réglementaire costume gris et bleu – les couleurs de l'entreprise – qui discutaient autour du distributeur automatique de cafés. Une quinzaine d'autres consommateurs avaient pris place autour des tables en plastique blanc dispersées dans la salle. Les murs étaient blancs eux aussi, le revêtement du sol était blanc. La lumière qui tombait du plafond était blanche... Blanc, blanc, blanc... Nathanaël se souvenait d'un de ses cours, au lycée, sur les arts décadents... Une histoire de tableau intitulé carré blanc sur fond blanc ou quelque chose comme ça... L'idée que de

prétendus artistes aient pu perdre leur temps, autrefois, à de tels enfantillages, avait beaucoup fait rire la classe...

Phil, assis face à lui, portait à ses lèvres une tasse de plastique (blanc) remplie de café (café décaféiné, bien sûr, et sucré avec une sucrée édulcorée garantie sans sucre ni calorie, conformément aux législations anti-cholestérol, anti-obésité et anti-diabète).

– Dis moi, Phil, tu ne te demandes jamais si la vie que nous menons a réellement un sens ?

Surpris, Phil posa sa tasse et fronça les sourcils. Ses yeux, d'un gris très clair, donnèrent l'impression de s'obscurcir légèrement. Un jeu d'ombre, très certainement.

– Comment ça ? Je ne comprends pas ta question ?

– Je ne sais pas... C'est un peu confus dans ma tête... Je voulais savoir... tu n'as jamais l'impression que la vie que nous menons pourrait être différente, que nous vivons comme des petits robots bien huilés, bien programmés, mais que nous passons peut-être à côté de l'essentiel. Lorsque nous ne sommes pas ici à travailler, dans un état de semi léthargie, nous passons le reste de notre temps à dormir et à manger pour reconstituer nos forces pour repartir au boulot... C'est un peu spécial comme destinée, quand on y songe... tu ne trouves pas ? Ça fait combien d'années que tu n'as pas eu de vacances ? Deux ans ?

– Heu... non, trois, je crois... Mais je n’ennuie de toute manière en vacances... Je n’ai pas l’habitude de rester sans rien faire. Et puis j’aime bien ce que je fais, ici. Peut-être qu’il y a des boîtes qui payent mieux, mais il y a aussi des endroits où c’est pire. Ici, je fais ce que le contremaître me demande, et si je suis réglo, personne ne m’emmerde. Je n’ai même pas besoin de réfléchir. Le soir, après le boulot, je regarde le « Journal des Stars » sur la chaîne 34, un ou deux jeux télévisés, je fais quelques parties de jeux vidéo, et au lit... Qu’est-ce que tu voudrais que je fasse de plus ?

– J’en sais rien... Je me demandais seulement si, en tant qu’être humain, on n’était pas en droit d’espérer mieux de la vie, de profiter autrement des quelques décennies de vie qui nous sont accordées... Je me demandais... As-tu déjà entendu parler de Nietzsche ?

– De qui ?

– De Friedrich Nietzsche... ou de Thoreau, de Palante, de Jünger... de Montaigne ? Non ? Et bien jusqu’à il y a quelques jours, moi non plus, tous ces noms ne me disaient encore rien.

– C’est qui ces gars là ? Des sportifs ? Ils passent à la télé ?

– Non... Des philosophes... Enfin quand je dis *philosophes*, je veux dire *philosophes* au sens qu’ils donnaient eux-mêmes à ce qualificatif... En fait, je ne sais pas trop ce que ça représentait pour eux d’être des *philosophes* ni même pourquoi ils

ressentaient le besoin de se définir comme tels. Ce que je sais, c'est qu'ils sont morts il y a bien longtemps en laissant derrière eux des textes déroutants, surprenants, très différents de tout ce que j'ai pu lire jusqu'à aujourd'hui... Car j'ai commencé à lire quelques uns de leurs écrits et depuis... je dois bien avouer que j'ai la cervelle en ébullition et que je suis un peu perdu... Tu as déjà entendu parler de la grande Relégation de 2063 ?

Phil reposa sa tasse vide devant lui et se pencha légèrement vers son ami. Son visage aux traits réguliers, sur lequel on pouvait lire comme sur un écran d'ordinateur, laissait transparaître toute sa perplexité. Il jeta un petit coup d'œil vers les tables les plus proches pour s'assurer qu'il n'y avait aucun collègue susceptible de les entendre.

– Qu'est-ce que tu me racontes là, bonhomme ?... C'est quoi ces questions ? Je n'aime pas trop quand tu tournes autour du pot, comme ça... C'est quoi ton problème, et c'est qui ces types dont tu me parles, tes « philosophes » ? Ils ne m'ont pas l'air de tenir des discours très réglementaires... Je ne sais pas dans quoi tu t'es embarqué mais ça ne me donne pas l'impression d'être très bon, tout ça...

Comme Nathanaël conservait le silence, il poursuivit :

– Pour répondre à ta dernière question, cela va peut-être te surprendre, mais oui : j'ai déjà entendu parler de la grande Relégation de 2063. Je ne connais pas toute l'histoire dans les

détails, mais j'en sait suffisamment pour te dire que le Symposium Mondial des Gouvernement Autonomes a voté cette année là une loi exigeant la destruction immédiate de toutes les œuvres écrites qui, d'une manière ou d'une autre, portaient atteinte à l'intégrité de l'humanité et au bon développement de la civilisation. Je le sais parce que j'ai un oncle qui a participé à ce grand nettoyage et qui m'en a parlé à trois ou quatre reprises, quand il venait rendre visite à mes parents... Mais ce que je sais aussi, – et sur ce point, mon oncle, qui a toujours été d'une moralité exemplaire, était catégorique, – c'est que les auteurs qui ont été relégués cette année là n'étaient pas d'innocentes brebis, et que si leurs œuvres ont été interdites, c'est parce qu'elles étaient d'une nocivité telle qu'il n'était pas concevable d'en autoriser la lecture plus longtemps... Et c'est pour ça que je m'inquiète sérieusement pour toi quand je t'entends dire que tu es apparemment en train de lire des œuvres d'auteurs relégués, car même si la loi de 2063 commence aujourd'hui à dater quelque peu, elle est à mon avis toujours en vigueur et, de ce fait exécutable. La détention, la promotion ou la lecture de ces auteurs reste très certainement interdite et pénalement condamnable... Explique moi comment tu as trouvé le moyen de lire ces textes qui normalement n'existent plus ?

– ... En raison de leur nocivité, dis-tu, relança Nathanaël, qui n'osait ni répondre à la question qui lui était posée ni regarder

son ami dans les yeux... Mais comment un texte peut-il être nocif ? Soit ce qu'il dit est vrai, soit ce qu'il dit est faux...

Phil attendit que le haut parleur installé au dessus de la porte d'entrée de la cafétéria ait terminé de diffuser son message à l'attention des employés : « ...les équipes D et F des secteurs 4 et 19 sont priés de regagner leurs postes... » Trois hommes se levèrent à l'autre bout de la salle et sortirent en traînant les pieds.

– Tu veux savoir ce que j'en pense ? Quand le texte que tu lis t'amène à te poser des questions que tu ne posais pas jusque là, et que ces questions t'entraînent à te poser encore d'autres questions qui font qu'au final tu te retrouves dans une telle perplexité que, comme tu me l'as dit toi-même tout à l'heure, tu es complètement « perdu », je pense qu'on peut parler de nocivité. La lutte contre la « nocivité » est sans doute un des plus grands progrès de l'humanité au cours de ces dernières décennies. Elle s'est développée, comme me l'a expliqué mon oncle, vers la fin du 20^{ème} siècle. C'est à cette époque que l'on a commencé à rééduquer les hommes et à les protéger contre tout ce qui pouvait leur faire du mal. On a d'abord entrepris de les obliger à prendre soin de leurs corps, en les empêchant de fumer des espèces de rouleaux de papiers qu'ils appelaient « cigarettes », je crois, et qui généraient tout un tas de maladies cardiaques, respiratoires, des cancers aussi... Puis les boissons contenant plus de 0,5° d'alcool ont été interdites. Ensuite, ça a été au tour des aliments à trop forte teneur en graisse d'être

proscrits, puis la réglementation sur le sucre a institutionnalisé l'usage de l'édulcorant. Et c'est grâce à tout cela que nous pouvons presque tous vivre, aujourd'hui, jusqu'à cent ans et plus sans problèmes majeurs, et travailler efficacement jusqu'à soixante-quinze ans. C'est quand même un sacré progrès, tu ne vas pas me dire le contraire ?

Face au mutisme de Nathanaël qui s'acharnait à regarder le bout de ses chaussures, Phil poursuivit :

– Après le *corps* de leurs concitoyens, les législateurs ont logiquement pris la décision de protéger leur *esprit*, et ils sont partis du principe que pour que son bien-être soit complet, l'homme ne devait pas seulement surveiller son alimentation « physique », mais aussi son alimentation « spirituelle ». Je ne sais même pas si tu te rends compte du nombre de maladies psychologiques, de troubles mentaux et de dépressions qu'il pouvait y avoir autrefois. Et tu sais pourquoi ? Parce que les gens étaient prêts à gober n'importe quoi, à écouter tous les gourous en manque d'audience, tous les oiseaux de mauvais augure... Et c'est pour cela que tout ce qui pouvait inciter l'homme à se poser des questions inutiles, mortifères, dégradantes, négatives et contre productrices, a été « relégué » en 2063. Et là encore, force est de constater que, depuis cette époque, le monde entier vit dans un état de paix que l'humanité n'avait jamais connu jusqu'à ce jour... D'où mon insistance à te

répéter ma question : comment as-tu trouvé le moyen de te procurer quelques-uns de ces textes interdits ?

Nathanaël adressa un sourire triste à son camarade.

– Merci pour le cours d’histoire mon vieux... et pour la leçon de morale... mais je crois que nous avons déjà largement dépassé notre temps de pause réglementaire... Je ne voudrais pas que ma « nocivité » t’attire des ennuis auprès du contremaître.

Et, sans laisser à Phil le temps de réagir, il s’en alla d’un pas rapide vers son poste de travail.

5

Le salon était plongé dans une semi pénombre que seule troublait la lumière tamisée d’une lampe d’ambiance, posée sur un guéridon, près de la fenêtre. Aucun bruit dans la maison. Le plancher aux lattes ancestrales craquait bien un peu, les radiateurs glougloutaient doucement, mais ces bruits étaient tellement familiers que, loin de troubler le silence, ils venaient plutôt en renforcer l’évidence.

Confortablement assis, le livre de son grand-père posé sur les genoux et les six autres ouvrages empilés à sa droite, sur l’accoudoir du fauteuil dont le cuir élimé avait déjà accueilli les coudes d’au moins cinq générations de Crill, Nathanaël

repensait à la conversation qu'il avait eue, l'après midi même, avec Phil. Il connaissait Phil depuis l'enfance – autant dire depuis toujours – et il avait entièrement confiance en lui. Après le décès de ses parents, il y avait déjà dix ans de cela, Nathanaël avait traversé une période très dure. Sans compagne, sans enfant, sans famille, il s'était tout d'un coup senti désespérément seul. Le psychologue de l'entreprise l'avait certes bien épaulé, lui aussi, à cette époque, mais sans le soutien quasi quotidien de Phil qui, les premières semaines, venait le voir presque tous les soirs, il n'aurait peut-être jamais réussi à remonter la pente. Au regard de cette vieille et chaleureuse amitié, il lui avait donc semblé tout à fait naturel de lui faire part de ses interrogations.

Mais les choses ne s'étaient pas passées comme prévues.

Non pas que la réaction de Phil ait été particulièrement surprenante : c'était un garçon simple, tranquille, toujours joyeux, toujours prêt à rendre service et à s'éclipser avant qu'on ait le temps de lui dire merci. Il n'avait jamais été particulièrement rebelle, même enfant, et ne se plaignait jamais de son sort. Seulement, Nathanaël n'avait jamais mesuré à quel point, au fond, malgré tous les liens qui les unissaient, au fond, ils ne connaissaient en vérité rien l'un de l'autre ; à quel point, malgré leur sincère amitié, ils n'avaient jamais dépassé le stade d'une regrettable superficialité qui faisait d'eux, au bout du compte, et quand on y regardait d'un peu plus près, deux parfaits étrangers.

En prononçant le nom de Nietzsche devant son ami, Nathanaël avait réalisé, quelques secondes trop tard, hélas, qu'il avait commis une erreur, et il avait senti une profonde tristesse s'abattre sur lui. Sa prise de conscience avait eu la violence d'un flash. Il ne craignait bien sûr pas que Phil le dénonce ou aille rapporter à d'autres collègues la teneur de leur conversation, là n'était pas la question : il avait une confiance sans faille dans sa loyauté. Les raisons de son trouble étaient plus complexes que cela. En fait, tant que sa découverte n'avait concerné que lui, d'une certaine manière, la chose était restée apparentée à un jeu. Un jeu idiot et dangereux, peut-être, moralement ou juridiquement condamnable, éventuellement, mais un jeu intime, personnel, sans portée véritable. Quelque chose qui tiendrait du monologue intérieur, quelque chose de personnel, comme un de ces fantasmes qui pointent parfois le bout de leur nez dans notre conscience avant de retourner s'enfouir au plus profond de nous. En dévoilant son secret à Phil, Nathanaël avait eu l'impression de franchir accidentellement une étape qu'il n'avait pas anticipée, d'avoir atteint un stade supérieur, un point de non retour, et une panique brutale l'avait submergé. Comme si, en prononçant le nom de Nietzsche, si l'on veut, – même s'il admettait que cette manière de formaliser les choses était bien trop pompeuse, – il avait déplacé une pièce majeure de l'équilibre du monde. C'était risible, sans doute, mais cette

image absurde était celle qui semblait vouloir coller au plus près de ses sentiments confus.

Le plus troublant, curieusement, c'était que malgré tout, malgré ce supposé *déplacement d'une pièce majeure de l'équilibre du monde*, la journée s'était poursuivie normalement. Et à l'heure de la débauche, après une chaleureuse poignée de main – peut-être un peu plus longue que d'habitude – Phil lui avait dit « à demain », comme tous les soirs, sans sembler manifester la moindre envie de reprendre leur conversation là où elle avait été interrompue.

Au départ, lorsqu'il avait trouvé le coffret, ce qui avait dominé chez Nathanaël, c'était l'excitation de la découverte, le plaisir d'avoir mis la main sur un trésor rare dont il était le seul à connaître l'existence. Peu lui importait alors le contenu de la boîte. Elle contenait des livres ? Eh bien pourquoi pas ! Ça aurait aussi bien pu être des pièces de monnaie, ou des vieux jouets, ou des vêtements d'un autre temps, l'effet aurait été identique. Meilleur peut-être, même, car Nathanaël n'avait jamais été un grand lecteur (comme quatre-vingt dix neuf pour cent de ses concitoyens d'ailleurs), et si l'un des ouvrages n'avait pas porté le nom de son grand-père, il ne se serait peut-être jamais donné la peine d'essayer de les lire.

Mais voilà, une des couvertures de ces curieux bouquins s'ornait du nom de Jean Crill, cet ancêtre maudit dont la famille avait tout fait pour qu'il sombre dans l'oubli : l'occasion qui

s'offrait à Nathanaël d'en savoir un peu plus sur ce mystérieux proscrit était trop belle pour qu'il se permette de la laisser passer. D'ailleurs, plus il avançait dans sa lecture du volume artisanalement bricolé par Jean Crill, plus sa perplexité s'accroissait. Le personnage qu'il découvrait et dont le portrait s'étoffait au fil des pages, ne ressemblait en rien au monstre qu'on lui avait dépeint. Au contraire, ce fugitif qui, dans des conditions probablement très difficiles, avait quand même trouvé l'énergie de consigner, à la hâte, sur un papier de fortune, le récit des derniers moments de sa vie et les raisons de sa disgrâce lui apparaissait être singulièrement attachant. Il ressentait pour lui une sympathie tous les jours croissante. Plus encore, il constatait, non sans inquiétude, que les propos qu'il découvrait, au fil des pages jaunies, malgré leur caractère subversif, décalé, opposés à toutes les doctrines officielles, ne manquaient ni de charme, ni, ce qui était presque plus effrayant, de cohérence.

Il repensa à ce que Phil avait dit, plus tôt, à propos de cette notion de *nocivité* qui avait entraîné dans son sillage une large batterie de mesures restrictives dans tous les domaines, sanitaire, alimentaire, culturel... Toutes ces mesures avaient leur raison d'être et, de toute évidence, elles avaient été efficaces du point de vue de la salubrité publique, mais leur caractère drastique lui apparaissait aujourd'hui, par certains côtés, quelque peu exagéré. Sans s'en rendre compte, avec sa grande simplicité et avec le

bon sens naturel qui était le sien son ami avait mis le doigt sur quelque chose d'important. Indéniablement, la lecture des livres *relégués* qu'il avait dénichés – c'était le cas de le dire – dans son grenier ne représentait pas un acte anodin, ce n'était pas un acte dont on ressortait indemne, Nathanaël s'en rendait compte maintenant. Et c'était probablement aussi pour cela qu'il avait préféré couper court à la conservation engagée avec Phil. Car il avait instinctivement senti que cette conversation, si elle allait trop loin, risquait de les emmener tous les deux dans des territoires troubles et mystérieux dont ils étaient incapables de mesurer pleinement la dangerosité. Nathanaël n'avait pas le droit d'entraîner Phil dans cette aventure.

Une fois encore, Nathanaël se demanda si le terme d'*aventure* n'était pas un peu exagéré. Mais non, on pouvait parler d'une aventure, même d'une aventure périlleuse. Car nocifs, ces livres l'étaient, oui, indiscutablement, puisque depuis qu'il avait entrepris de les lire, il sentait qu'au plus profond de son être un trait indélébile avait commencé à scinder en deux le déroulé de sa vie, et que ce trait allait générer irrémédiablement un « avant » et un « après ». Et pour le moment, cet « après » dans lequel il venait de se retrouver propulsé lui apparaissait mille fois moins paisible et rassurant que cet « avant » à jamais révolu.

Jusqu'à ce jour, il avait vécu sans se poser beaucoup de questions. Il avait suivi ses études le temps qu'il avait fallu, avait commencé à travailler dès qu'il avait été en âge de le faire.

Ses deux parents étaient morts, dans un accident de voiture, alors qu'il n'était encore qu'un jeune adulte et il avait hérité de leur maison, cette maison dans laquelle il vivait aujourd'hui et que les Crill se transmettaient de père en fils depuis au moins quatre ou cinq générations. Il se demanda, en passant, ce que deviendrait cette vieille baraque, à sa mort, s'il ne parvenait pas à son tour à trouver une femme qui accepterait d'avoir un enfant avec lui. Les dernières lois autorisant les femmes à avoir recours à la procréation artificielle, sans avoir à demander l'accord de leur médecin traitant – et cela quelle que soit leur situation conjugale, – avait notablement compliqué la vie des hommes qui, n'étant plus indispensables pour faire les bébés, trouvaient beaucoup plus difficilement une compagne qui accepte de partager leur progéniture avec eux. Toutes les pharmacies distribuaient d'ailleurs maintenant, dans le même rayon que les préservatifs, des kits de procréation offrant à la consommatrice le choix de la couleur et du sexe de l'enfant. Là encore, c'était la lutte contre la nocivité qui avait été mise en avant. À la fin des années 2030 le SIDA, ce fléau qui avait pourri la vie de générations entières avait enfin été éradiqué, mais cette victoire de la médecine avait presque aussitôt été balayée par l'émergence de trois autres maladies tout aussi graves et mortelles, qui étaient apparues simultanément, et qui rendaient quasiment impossible toute sexualité « normale » – si tant est qu'une certaine « normalité » puisse exister dans le domaine de

la sexualité. C'est le nombre croissant des enfants naissant avec d'irrévocables déformations ou décédant quelques jours après leur naissance qui avait motivé les gouvernements à demander aux femmes de privilégier la procréation assistée. Le problème, c'est que ces dernières semblaient avoir pris goût à cette solution et que le nombre des mariages ou des mises en concubinage avait chuté de manière impressionnante. À croire que les femmes n'avaient jamais vu dans les hommes autre chose que des procréateurs ! Conséquence directe de cela, la probabilité, pour un homme, de devenir « père » frôlait maintenant le zéro absolu... Mais tant que les bébés continuaient à naître, que les courbes démographiques ne souffraient pas de cette évolution des rapports entre les hommes et les femmes et que le taux de propagation des maladies sexuellement transmissible continuait à baisser notablement, le Symposium Mondial des Gouvernements ne voyait pas pour quelle raison il devrait faire machine arrière...

Nathanaël regarda tout autour de lui, lentement, comme si tout son corps se trouvait engourdi par une écrasante lassitude. Le miroir de l'armoire, à l'autre bout de la pièce, lui renvoya de lui-même une image qu'il n'aima pas. Malgré son jeune âge – il avait tout juste trente ans – il avait déjà des faux airs de petit vieux. Ses cheveux grisonnaient, ses épaules se voûtaient et ses grandes jambes, qui avaient toujours été trop maigres,

semblaient nager dans l'étoffe souple de son pantalon... Avec une telle dégain, il n'était pas près de trouver l'âme sœur !

Détournant son regard du miroir, il replongea dans ses pensées.

La lutte contre la nocivité était une lutte complexe, et bien malin celui qui pouvait déterminer avec précision à partir de quelle limite invisible cette lutte sortait du champ de la protection pour entrer dans celui de l'oppression. L'exemple des lois favorisant la procréation artificielle était là pour illustrer cette ambiguïté. Qu'est-ce qui importait le plus, dans ce cas précis ? Que des milliers d'enfants naissent sains et saufs, ou que les hommes continuent à être des passages obligés de la procréation ? Qu'est-ce qui comptait le plus : protéger les hommes et les femmes de trois maladies mortelles ou de préserver coûte que coûte les vieux modèles de la sexualité, de la parentalité et des rapports hommes femmes en général ? Vaste débat !

Tout cela faisait qu'il comprenait assez bien la logique qui avait conduit à la relégation, en 2063, des œuvres de milliers d'auteurs qui, à l'instar de ceux que le hasard lui avait permis de découvrir, incitaient les hommes à contempler l'absurdité foncière et inéluctable de leur vie. Car, Nathanaël était bien placé pour le savoir, une fois les yeux décillés, impossible de faire machine arrière. La vérité était un poison. Une fois que le virus de la lucidité était inoculé il était trop tard : adieu la triste et rassurante mollesse du train-train quotidien ; adieu les heures

et les jours qui s'enchaînent sans heurts, sans joies ni douleurs ;
adieu la chaleur terne et vide et pourtant si douillette de
l'esclavage tranquillement assumé...

Saisissant le Nietzsche posé près de lui, il l'ouvrit au
paragraphe 242 :

Qu'on l'appelle « civilisation » ou « humanisation » ou
« progrès », ce par quoi on cherche aujourd'hui la
caractérisation des Européens ; qu'on l'appelle
simplement, sans vouloir louer ou blâmer, d'une formule
politique, la *démocratisation* de l'Europe : derrière tous
les premiers plans moraux et politiques sur lesquels on
débouche avec de telles formules, on voit s'accomplir un
énorme processus physiologique qui va toujours
grossissant – le processus d'une uniformisation des
Européens, leur indépendance croissante à l'égard des
conditions dans lesquelles naissent les races liées par le
climat et les classes sociales, leur affranchissement
progressif de tout milieu *défini* qui voudrait s'inscrire au
cours des siècles dans les âmes et dans les corps avec une
égale exigence – donc la lente apparition d'une espèce
d'hommes essentiellement supranationale et nomade qui,
pour user d'un terme de physiologie, possède au
maximum l'art et la force d'adaptation comme sa
caractérisation typique.

Quelques lignes plus loin, Nietzsche enfonçait le clou :

Ces mêmes nouvelles conditions dans lesquelles se réalisera en moyenne une égalisation, un nivellement de l'homme – une bête de troupeau-homme, utile, laborieuse, diversement utilisable et adroite – sont au plus haut degré propres à donner des hommes d'exception, de la qualité la plus dangereuse et la plus séduisante. Tandis, en effet, que cette force d'adaptation qui parcourt des conditions sans cesse changeantes, et qui commence un nouveau travail à chaque génération, presque à chaque décennie, rend tout à fait impossible la *puissance* du type ; tandis que l'effet d'ensemble de ces Européens de l'avenir sera probablement celui de nombreux ouvriers bavards, à la volonté débile, et extrêmement adroits qui *ont besoin* du maître et du chef comme du pain quotidien ; par conséquent, tandis que la démocratisation de l'Europe aboutit à la promotion d'un type préparé le plus subtilement à l'esclavage, dans le cas particulier et dans le cas d'exception, l'homme *fort* devra se trouver plus fort et plus riche, comme il ne s'est peut-être jamais trouvé jusqu'ici – grâce à l'absence de préjugés de son éducation, grâce à la prodigieuse multiplicité en matière d'exercice, d'art et de masque. Je voulais dire : la démocratisation de l'Europe est à la fois aussi une organisation involontaire destinée à la formation de tyrans – le mot compris dans tous les sens, même au sens le plus spirituel.

En allant se coucher, Nathanaël ne pouvait s'empêcher de repenser à ce qu'il avait lu. Ce type, Nietzsche, avait écrit ces pages il y avait environ deux siècles ! Comment les crétins incultes qui avaient organisé la liste des livres à reléguer avaient-ils pu renvoyer ainsi, aux oubliettes de l'histoire, un si incroyable visionnaire !

SECOND TABLEAU

1

À l'aube de la Dictature universelle – Chapitre 4 (extrait)

L'échelle sociale est, hélas, comme toutes les échelles : on en dégringole beaucoup plus rapidement qu'on y grimpe. Avant le début de mes « problèmes » j'étais un homme simple, tranquille, apprécié à mon travail par mes supérieurs comme par mes collègues. J'étais marié (je le suis toujours, jusqu'à preuve du contraire) et j'avais un fils de deux ans qui doit en avoir sept aujourd'hui. Ma femme... mon fils... dont je suis sans nouvelles depuis cinq ans... cinq interminables années... C'est certainement cela, cette séparation, que dis-je : cet arrachement, que j'ai le plus de mal à accepter et qui fait qu'aujourd'hui ma rage contre l'injustice dont j'ai été victime est demeurée intacte, malgré tout ce qu'on a pu tenter pour me mater, pour me briser. Je ne pardonnerai jamais à mes bourreaux toutes les souffrances que mon fils et ma femme ont dû endurer à cause de moi... Non ! Pas à cause de moi ! Car je refuse d'assumer toutes les conséquences de cette folie dont j'ai été moi aussi, quoi qu'en dise la justice, la soi-disant *Justice*, la victime.

Tout a commencé un soir de juin 2034, le onze juin 2034, précisément, alors que je revenais du travail. Il faisait beau et j'avais décidé de rentrer à pieds afin de

m'arrêter, au passage, chez Marcel Durtal, le petit libraire de la rue des rosiers chez lequel j'avais mes habitudes depuis longtemps, et qui vivait une époque bien difficile en raison des réglementations de plus en plus strictes sur la publication et la diffusion des livres « antisociaux ». La liste des livres étiquetés comme tels était plus ou moins officielle, mais tout le monde, dans les milieux de l'édition et de la distribution des livres, savait parfaitement quels étaient les auteurs qu'il valait mieux éviter. Seulement, Marcel était un entêté, un amoureux des livres anciens, que presque plus personne ne lisait, mais qu'il s'acharnait à rechercher, dans les brocantes, dans les greniers, dans les maisons que l'on vidait au moment du décès de leurs vieux occupants. Il avait déjà été interpellé à plusieurs reprises dans les locaux de la Police Culturelle et avait même été quelque peu bousculé lors de sa dernière « audition ». Ces avertissements en auraient certainement calmé beaucoup ; ils avaient l'effet inverse sur Marcel dont l'orgueil, piqué à vif, l'incitait à poursuivre de plus belle.

Cet après midi là, il avait fermé sa boutique plus tôt que d'habitude et, après avoir frappé quelques coups sur la vitrine, je me préparais à faire demi tour lorsque la porte vitrée s'était enfin entrouverte. Marcel avait l'air tendu.